

La Vengeance des mères

*

Du même auteur chez À vue d'œil :

Mille femmes blanches

Les Amazones

Jim Fergus

La Vengeance des mères

LES JOURNAUX DE MARGARET KELLY
ET DE MOLLY MCGILL

Deuxième tome de la trilogie
Mille femmes blanches

Volume 1

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Luc Piningre*



- © Jim Fergus, 2016.
© le cherche midi, 2016, pour la traduction française.
© À vue d'œil, 2017.
© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0410-6

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Note de l'auteur à propos de la photo de couverture

La photographie reproduite sur la couverture de ce roman a été prise par L. A. Huffman à Fort Keogh, dans le territoire du Montana, en 1878. La jeune femme, dénommée Pretty Nose, était une chef de guerre amérindienne qui, à la fin du mois de juin 1876, s'est battue contre le 7^e de cavalerie du général George Armstrong Custer à la bataille de la Little Bighorn, à l'âge de vingt-cinq ans. Apparentée à tort, selon diverses sources, à la tribu des Cheyennes du Nord, elle était en réalité arapaho. Les Arapahos étaient des alliés des Cheyennes, et les deux tribus unies par d'étroits liens de parenté. Pretty Nose avait également du sang français par son père, un marchand de fourrures canadien-français. Malgré les interdictions successives, prononcées par les autorités religieuses et gouvernementales, concernant les mariages entre différentes ethnies, religions et cultures, ceux-ci étaient déjà nombreux dans les Grandes Plaines pendant la première moitié du XIX^e siècle, comme dans toute l'histoire de l'humanité.

Pretty Nose a vécu par la suite dans la réserve arapaho de Wind River, dans le Wyoming, jusqu'à l'âge d'au moins cent deux ans.

*Pour mes chers amis,
Moira et Jon D. Williams III,
avec toute mon affection*

« À cette époque la campagne était plus large de trois mille kilomètres, et plus profonde de deux mille. On se promenait dans de nombreuses vallées secrètes où des tribus indiennes vivaient au calme même si certaines choisirent de fonder des nations nouvelles dans ces régions jusque-là inconnues situées entre les traits noirs séparant les États. J'ai épousé une jeune Pawnee lors d'une cérémonie derrière la cascade rituelle. Chiens et humains librement réunis devinrent de taille moyenne et bruns. »

Jim Harrison, « Dans le temps », *Une heure de jour en moins*¹

« Ce sont les mères et non les guerriers qui créent un peuple et forgent sa destinée. »
Luther Standing Bear, chef oglala lakota

1. Traduction Brice Matthieussent.

1^{er} mars 1876

Cette fois, tout est vraiment fini. Dès les premières lueurs du jour, telle la main vengeresse du Tout-Puissant, les soldats ont fondu sur nous. J'ai reçu un coup de feu, j'ai peur de mourir vite, le village est détruit, incendié, le peuple nu est parti se réfugier en courant dans les collines et se tapir sur la roche comme des animaux. Je ne sais où sont la plupart d'entre nous, certaines sont mortes, d'autres encore vivantes. Je me suis réfugiée dans une petite grotte avec Feather on Head, Quiet One et Martha. Nous sommes blotties les unes contre les autres avec nos enfants, tandis que le village brûle en contrebas, semblable à un immense bûcher funéraire. Les soldats empilent tous nos biens, tout ce que nous avons – peaux, fourrures, couvertures, réserves de viande et de nourriture, selles de chevaux, munitions –, placent les cadavres par-dessus et embrasent le tout avec leurs grandes torches. Ils mettent pareillement le feu aux loges qui s'enflamment comme des arbres dans une forêt sèche ; à l'intérieur, poudre et cartouches font des feux

d'artifice... Tout ce que nous avons s'envole en fumée.

Je suis blessée et crains de mourir bientôt, j'entends mon souffle rauque, des bulles de sang s'échappent de ma bouche et de mon nez [...] Tant qu'il me reste un peu de force, je vais continuer à écrire ce qui s'est passé...

(Extrait de la dernière page des *Journaux de May Dodd*)

Abbaye Saint-Antoine du Désert
Powder River, Montana

15 novembre 1926

La nuit suivant la charge de Mackenzie, le thermomètre indiquait presque moins vingt degrés. La cavalerie s'était emparée à l'aube du village cheyenne qu'elle avait entièrement détruit, massacrant des dizaines d'Indiens, hommes et femmes, jeunes et vieux, abattus sans discrimination à coups d'épée, de carabine, de pistolet, par des soldats pris de folie meurtrière. Plusieurs de nos amies blanches étaient parmi eux avec leurs bébés. Celles et ceux qui réussirent à leur échapper prirent la fuite vers les collines, certains grièvement blessés, certains à peine vêtus, sans rien pour les protéger des éléments, eux-mêmes et leurs enfants. Bien que dans un état grave, le grand Chef de la Douce Médecine Little Wolf conduisit les membres encore vivants de sa bande, en hardes, à travers les montagnes jusqu'au village du guerrier lakota Crazy Horse. Je les suivis et fis tout mon possible – bien

peu, vu les circonstances – pour assister ces malheureux et soulager leur peine.

Ces deux semaines de marche furent un véritable chemin de croix. Onze bébés cheyennes moururent de froid, la première nuit, dans les bras de leur mère, trois encore la nuit suivante, et tous les enfants de sang mêlé qui avaient survécu jusque-là périrent...

Les deux sœurs irlandaises, Margaret et Susan Kelly, perdirent chacune leurs deux jumelles au cours de ce voyage exténuant. Les voir affligées, au supplice, avait de quoi vous déchirer le cœur. Elles me maudirent et maudirent Notre-Seigneur bien-aimé de leur avoir pris leurs petites filles.

Avec Martha Atwood, les sœurs Kelly sont les deux seules femmes blanches de la tribu qui, à ma connaissance, ont réchappé à l'assaut de Mackenzie et à ses conséquences désastreuses. Au fil des ans, j'ai mené plusieurs enquêtes pour tenter d'apprendre ce qu'elles étaient devenues, et n'ai recueilli à chaque fois que de sombres rumeurs. Je n'ai jamais su véritablement ce qui leur était arrivé. Que Dieu les bénisse, toutes deux...

Martha Atwood Tangle Hair, officiellement l'unique épouse du programme Femmes blanches pour les Indiens qui n'ait pas perdu la vie ce mois-là, est revenue à Chicago avec son fils, baptisé Dodd en l'honneur de May, l'amie chère de Martha. Je n'ai jamais revu Martha mais, pendant de nombreuses années, nous avons entretenu une correspondance. Dans sa toute première lettre, elle m'informait qu'elle avait remis le dernier message de May Dodd au capitaine John Bourke. Cependant elle évita par la suite d'évoquer toute l'affaire – qu'il s'agisse du FBI ou du massacre épouvantable qui, définitivement, y a mis un terme. Je n'ai jamais su non plus quel accord l'État américain avait conclu avec elle pour qu'elle garde le silence à ce sujet. Un moine n'a pas à poser de telles questions. En tout cas, elle a tenu parole : ce silence, elle l'a gardé.

(D'après le codicille de l'abbé Anthony de la Prairie.)

INTRODUCTION

J. W. Dodd III

Rédacteur en chef

Chitown Magazine

Chicago, Illinois, le 14 mai 2015

Mon nom entier est Jon William Dodd III. La plupart des gens m'appellent J. W. pour me distinguer de mon père, feu J. Will Dodd, ou Will pour les intimes. Je suis actuellement rédacteur en chef du magazine local *Chitown*, propriété de ma famille, qui en assure aussi la direction. Mon père y a exercé les mêmes fonctions que moi pendant trente-quatre ans, jusqu'à sa récente disparition.

Les lecteurs se rappelleront l'homme qui a découvert et publié *Mille femmes blanches : Les Journaux de May Dodd*, sous forme de roman-feuilleton dans ce même magazine, il y a aujourd'hui plus de quinze ans. À l'époque, ces journaux ont suscité bien des controverses dans le monde universitaire. Dans diverses facultés du pays, des professeurs d'histoire indignés les ont